

## Adieu à Elisabeth 7 juin 2017

En mai 1968, dans une des nombreuses assemblées de la Sorbonne où les musiciens se réunissaient pour révolutionner l'avenir à grand renfort de déclarations péremptoires, j'ai repéré une jeune femme solitaire et charmante, qui semblait ne connaître personne. Je ne sais plus très bien sous quel prétexte je l'ai abordée. Toujours est-il qu'il s'est révélé qu'elle était polonaise, ce qui avait l'attrait supplémentaire de l'exotisme en pleine guerre froide; que j'avais moi-même été peu avant invité en Pologne; que je prononçais à peu près correctement son nom aussi imprononçable que la plupart des noms polonais pour nous autres Français ; et enfin que je lui ai fait part de mon intérêt précoce pour son instrument, qui à cette époque peinait encore beaucoup à reconquérir sa place et son prestige.

Fort de ces atouts décisifs, j'obtins de prolonger, et d'enrichir cette rencontre en faisant connaissance avec son époux Georges, normalien lui aussi, et quelques années après, avec une de ses amies non moins charmante, que je me suis d'ailleurs empressé d'épouser. Mais revenons au clavecin.

J'étais alors responsable de la programmation de concerts au centre culturel américain du boulevard Raspail, et j'ai eu l'idée d'y programmer un concert de claviers: clavecin pour Elisabeth, et piano pour Martine Joste, deux interprètes auxquelles je suis resté depuis lors fidèle. C'était la première fois qu'Elisabeth allait rencontrer le public français. Le répertoire de clavecin contemporain était encore très réduit, et le souvenir de Wanda Landowska s'éloignait. Je crois qu'Elisabeth accepta de jouer une œuvre de Donatoni écrite sept ans plus tôt, *Doubles*. L'œuvre est assez courte, et les circonstances du concert ne permirent que d'en jouer la moitié. Heureusement, la moitié des *Doubles*, cela fait encore bonne mesure, et c'est là que j'ai pu découvrir l'immense talent d'Elisabeth, ainsi que quelques clefs de ce talent.

La virtuosité est l'une des moindres qualités que le répertoire contemporain exige de l'élite musicienne qui se risque à l'interpréter. Comme pour toute partition, le tout n'est pas de parvenir à faire les notes, il faut surtout en faire de la musique. Et c'est là qu'Elisabeth Chojnacka s'est révélée incomparable dès ses débuts. Armée d'une formation musicologique plus large que celle qui était offerte dans la plupart des conservatoires français, elle prenait la musique au sérieux, y compris celle de son siècle. Et cela au point de la faire tellement sienne qu'elle semblait la réinventer à chaque fois sur scène. C'est là ce qui marque les plus grands talents.

Ses goûts musicaux étaient très affirmés, mais aussi très vastes. Le tango pouvait voisiner avec Xenakis. Le rock n'était pas absent, et pas seulement sous la couleur hongroise dont l'a paré un de « ses compositeurs » nommé Ligeti. Mais Elisabeth, prête à toutes les découvertes, affirmait aussi de solides rejets, et parmi les dizaines de partitions dont elle a reçu l'hommage, toutes n'ont pas eu l'honneur de son travail. Ce travail, elle ne le laissait jamais apparaître lorsqu'elle était sur scène, tellement elle mettait de passion et de spontanéité jusque dans ses interprétations des œuvres les plus complexes. Avec elle, même Xenakis pouvait danser.

Son exigence extrême me fait d'autant plus apprécier le privilège qu'elle m'a accordé, de créer presque toutes les œuvres que j'ai écrites pour son instrument. Entre 1972 et 2003, je n'en compte pas moins de sept, dont la plupart ont été suscitées par sa demande. C'est grâce à elle que la première, *Korwar*, a connu, après une création confidentielle, plus de 150 diffusions en concert ou sur les ondes dans plus d'une vingtaine de pays.

Malgré toutes ces reprises, Elisabeth Chojnacka refusait de se créer des routines. Aucun concert n'était identique à un autre, aucun détail n'était jugé secondaire : elle revisitait tout d'une oreille neuve. Xenakis, qui s'était intéressé au clavecin après la création de *Korwar*, stigmatisait la paresse comme le crime majeur contre l'esprit. Je ne regrette pas d'avoir favorisé leur rencontre, qui a permis la création d'œuvres comme *Khoai*, *Komboï*, ou *Naama*, car Elisabeth n'a jamais risqué de subir ce genre de reproche.

Un de ses derniers récitals à Reims en juillet 2011 lui avait laissé une profonde amertume. Elle y avait interprété quatre œuvres d'une difficulté transcendante, après un intense travail pour les maîtriser de nouveau. Mais le public n'avait pas été à la hauteur de cet exploit.

La fin de sa vie a aussi été un peu assombrie par la difficulté persistante à faire reconnaître la légitimité de son instrument et de son répertoire, malgré l'ouverture pour elle en 1995 d'une classe au prestigieux Mozarteum de Salzbourg, et malgré l'ampleur de son répertoire et de sa réputation internationale.

La flamboyante crinière de la lionne ne bondira plus sur scène, mais elle laisse de magnifiques enregistrements, et un souvenir intense chez ses amis du monde entier. Comme quelques autres grands noms de la musique, elle aura particulièrement incarné certaines profondes affinités entre la Pologne et la France.